

Derniers traits de scie

Gilles Matte et Geneviève Auger

Numéro 156, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87906ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

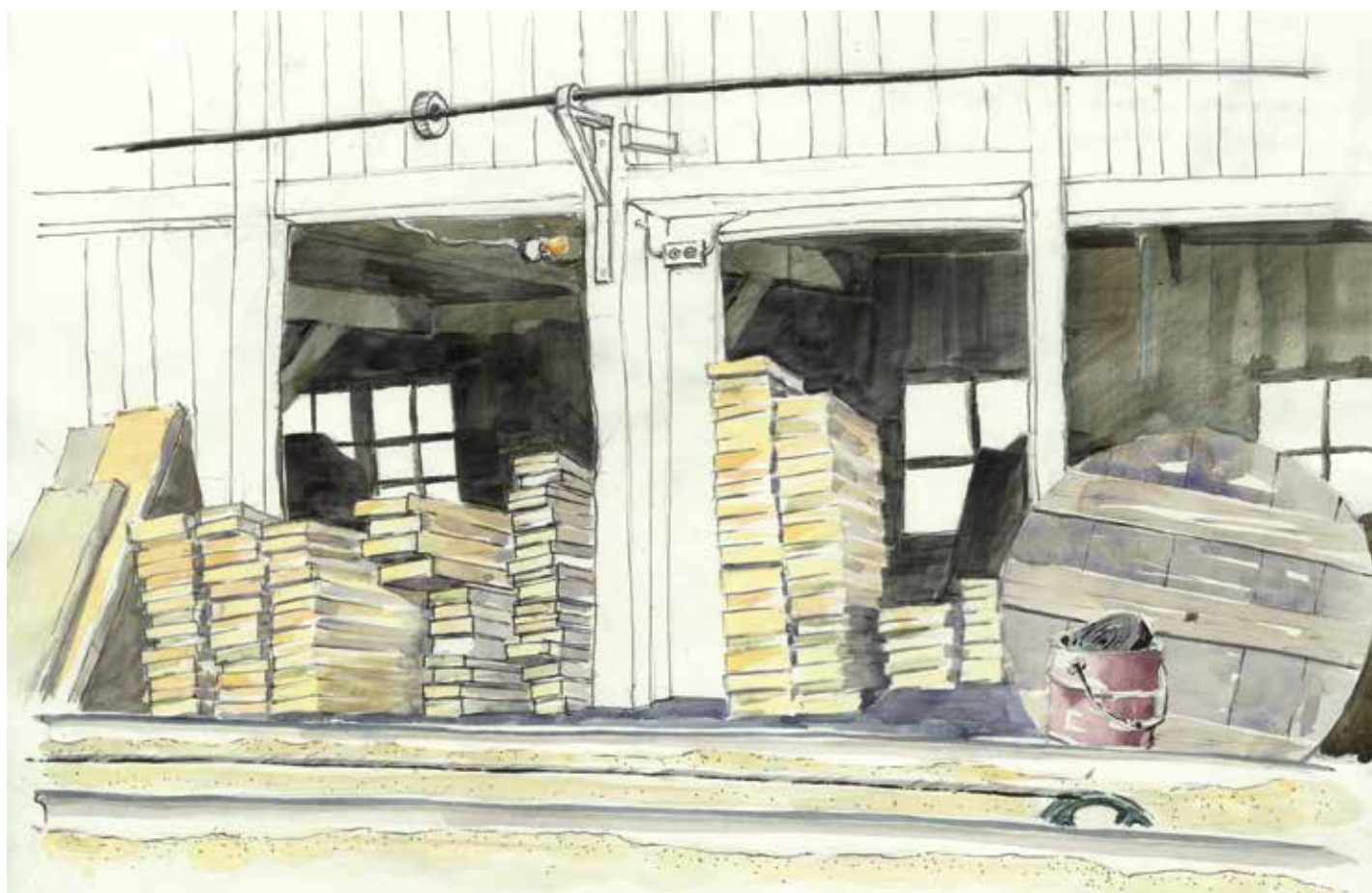
Citer cet article

Matte, G. & Auger, G. (2018). Derniers traits de scie. *Continuité*, (156), 11–14.

Derniers traits de scie

Fasciné par un moulin à scie de son voisinage, l'aquarelliste Gilles Matte y a réalisé plusieurs croquis quelques années avant sa fermeture. Grâce à ses œuvres, ce patrimoine matériel et immatériel survivra dans nos mémoires.

GILLES MATTE AVEC LA COLLABORATION DE GENEVIÈVE AUGER



L'aquarelliste en moi a toujours été attiré par les anciens bâtiments de travail : forges, étables, cabanes à sucre, moulins, etc. Leur architecture fonctionnelle, leurs matériaux de construction, leurs patines chatoyantes, les outils qu'ils abritent, les gens qui y œuvrent, même les odeurs et les bruits qui s'en dégagent sont une formidable source d'inspiration.

Un grand nombre de ces bâtiments, témoins de notre histoire, sont malheureusement disparus ou en voie de disparition. En 2003, j'ai eu l'occasion d'observer et de documenter le fonctionnement de l'un d'entre eux : le moulin Martel, à Saint-Augustin-de-Desmaures, là où j'habite. Situé au bord de la rivière des Roches, le long de la route 138 que j'emprunte chaque jour, ce moulin à scie, les énormes troncs d'arbres empilés

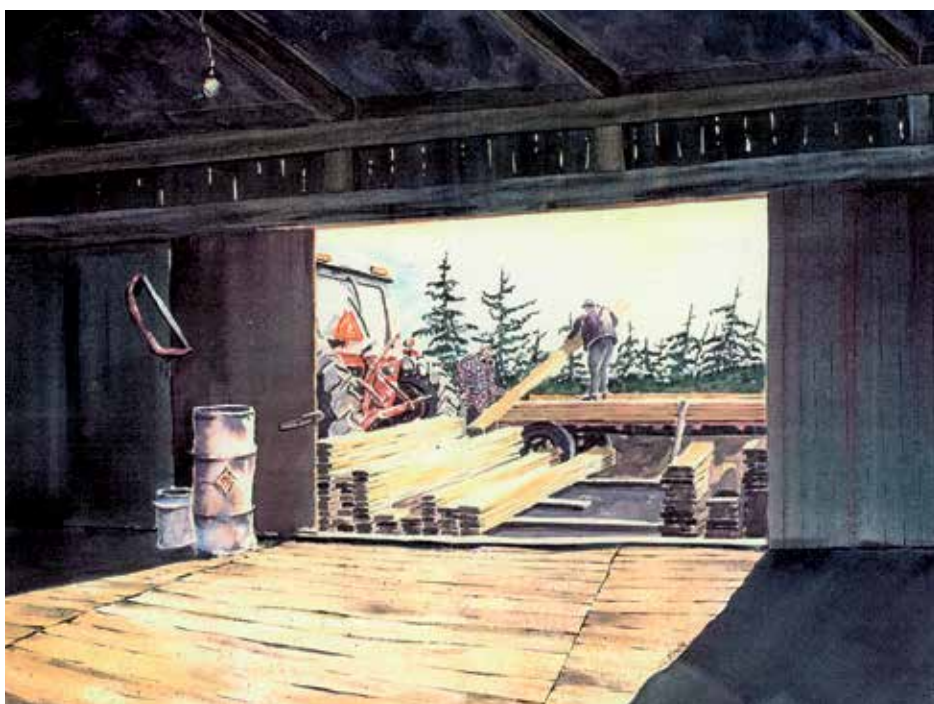
Quelques madriers et une scie ronde de rechange dans son étui protecteur

Illustrations : Gilles Matte

à ses abords et sa cheminée d'où s'échappait une légère fumée ont longtemps attiré mon regard. Lorsque je me suis enfin décidé à m'y arrêter, j'ai été accueilli par le propriétaire, Daniel Martel, et sa femme Henriette, qui m'ont généreusement accordé un accès



La scie ronde possède des dents renforcées de chrome. Afin qu'elle ne se coince pas, une rondelle de métal assure un écartement constant entre la planche découpée et la scie. Au-dessus, un rideau de broche et de jute protège l'opérateur des éclats de bois.



Un cultivateur chargeant ses madriers sur une remorque.

illimité aux lieux, avec mes crayons et mes pinces.

De la grande roue au moteur diesel

Le couple m'a raconté que le moulin avait été construit en 1878 par Éloi Martel, lequel avait appris son métier à la seigneurie de Lotbinière. Par la suite, de père en fils, Éloi, Eugène, Albert et Daniel se sont succédé à l'ouvrage. À ses débuts, le moulin produisait de la farine. C'était un imposant bâtiment de quatre étages, doté d'une grande roue à 52 godets, mue par l'eau de la rivière des Roches, elle-même contenue par une digue construite de main d'homme. Une dalle apportait l'eau jusqu'à la roue, qui actionnait deux grandes meules : l'une servait à moudre le blé et le sarrasin, l'autre, l'orge et l'avoine. Les meules, formées d'un assemblage de pierre et de silex, étaient importées de France par l'entreprise Chinic Hardware Company Limited située à Québec. Elles pesaient près d'une tonne chacune. Toutefois,



L'un après l'autre, les billots empilés à l'extérieur sont arrimés solidement au chariot qui se déplace vers la scie ronde.

le développement des meuneries industrielles, au tournant du XX^e siècle, a mis fin à la production de la farine.

Très tôt, cependant, Éloi Martel a su exploiter au maximum les capacités de la grande roue de son moulin en y raccordant toute la machinerie nécessaire au sciage du bois : scie à chasse (verticale), planeur, scie à croûtes et machine à tailler les bardeaux. Les billots étaient coupés sur leur longueur par la scie à chasse, dans un mouvement de bas en haut, plutôt lent. Vers 1890, avec la popularisation du moteur à essence, la scie ronde, plus rapide, la remplace. D'ailleurs, le moulin Martel s'enorgueillit d'avoir acquis la première scie ronde du comté de Portneuf.

Lorsque l'eau était abondante, on se servait d'abord de la grande roue. Si le débit venait à diminuer, le moteur prenait le relais. Le premier moteur à un cylindre qui a été installé a été remplacé par un McCormick à quatre cylindres suivi d'un moteur diesel à six cylindres. À l'époque, le moulin ne comptait plus que deux étages, l'étage

supérieur servant de logement. Ce dernier a dû être abandonné en 1913 à cause des inconvénients liés au monoxyde de carbone s'échappant du moteur. En 1948, la machinerie a été déménagée dans un appentis adossé au moulin. Puis, en 1956, la grande roue a été démolie.

La tradition se poursuit

En 2003, lorsque je traçais les dessins présentés dans cet article, il ne restait plus du moulin que son appentis. Toutefois, les courroies, le chariot et une bonne partie des éléments mécaniques qu'on y trouvait étaient des pièces originales, réparées à plusieurs reprises. Comme par le passé, les cultivateurs y apportaient leurs billots qui, coupés aux dimensions voulues, servaient surtout à la construction et la réparation de bâtiments agricoles. Les essences recherchées étaient principalement l'épinette, le pin, la pruche et le cèdre. Généralement, le bois était taillé en grosses pièces de charpente et en co-

lombages de deux pouces d'épaisseur sur quatre ou six pouces de largeur. Mais la scie pouvait aussi produire des planches de 17 pouces de largeur sur une longueur de 12, 30, voire 48 pieds. C'est ainsi que le moulin Martel a débité tout le bois destiné à la rénovation de la goélette *Grosse-Île*. La reconstitution de ce voilier patrimonial, débutée en 1996 et terminée près de 20 ans plus tard, a en effet nécessité des pièces longues de 48 pieds.

Les époux Martel formaient une équipe fort efficace : Daniel manœuvrait le chariot et Henriette se tenait à l'autre extrémité. Elle mettait la croûte de côté et empilait les madriers obtenus selon leurs dimensions. Un spectacle impressionnant que de voir cette femme toute menue déplacer de lourdes pièces de bois avec tant d'habileté et d'agilité ! Son décès, combiné au manque de relève et à la concurrence des scieries mobiles, poussera Daniel Martel à fermer boutique quelques années plus tard, soit en 2007.

Ainsi s'éteint l'un des derniers représentants des centaines de moulins familiaux qui ont peuplé le paysage rural et citadin du Québec durant les siècles derniers.



Une ouverture dans le plancher de la cabane à bran de scie permettait aux cultivateurs de remplir leur remorque en la reculant sous le bâtiment. Le bran de scie servait de litière dans les étables, et la ripe provenant du planeur, dans les poulaillers.

Un souvenir précieux

Désormais, le moulin Martel s'efface tranquillement derrière la végétation, qui reprend ses droits. Ainsi s'éteint l'un des derniers représentants des centaines de moulins familiaux qui ont peuplé le paysage rural et citadin du Québec durant les siècles derniers. Qu'ils aient eu l'eau ou le vent comme source d'énergie, qu'ils aient servi à produire de la farine, du bois de construction ou de la laine, ils étaient au cœur de la vie sociale et économique des habitants.

Par exemple, lorsqu'une maison ou un bâtiment des alentours était détruit par un incendie, le moulin Martel participait à la

corvée de reconstruction en coupant les planches de bois gratuitement. Et, durant la Seconde Guerre mondiale, il a comme bien d'autres repris temporairement la mouture des grains, permettant aux cultivateurs de se soustraire au rationnement de la farine imposé par le gouvernement fédéral.

Sur un plan plus ludique, le voisinage immédiat du moulin Martel profitait du réservoir d'eau alimentant sa grande roue. Celui-ci formait un étang de dimensions suffisantes pour permettre la baignade et même les balades en canot. Par beau temps, jusqu'à une trentaine de personnes s'y retrouvaient.

En 2003, j'étais loin de me douter que mes croquis témoigneraient des dernières activités d'un moulin plus que centenaire. Puissent-ils perpétuer l'esprit des lieux et rappeler le labeur et l'ingéniosité des artisans qui les ont fait vivre. ♦

Gilles Matte est aquarelliste et **Geneviève Auger**, muséologue retraitée. Ensemble, ils ont publié *Carnets du chemin du Roy* et *Carnets du Vieux-Québec* aux éditions Les heures bleues.
